



GROUPE DE
SECOURS
CATASTROPHE
FRANCAIS

Ouragan Katrina en Louisiane (Septembre 2005)

Le vendredi 29 août 2005, Katrina, un ouragan de force 4, s'abat sur la Louisiane.

Les dégâts sont nombreux, notamment dans la région de la Nouvelle-Orléans, une ville submergée par les eaux suite à l'effondrement des digues qui l'entourent.

Les victimes se comptent par centaines et de nombreux habitants, en majorité des pauvres, se retrouvent dans les rues, ayant tout perdu.

Devant un tel désastre, le gouvernement américain met du temps à réagir et après avoir constaté l'ampleur de la catastrophe, l'administration Bush lance un appel à l'aide internationale.

Dans ses bureaux installés à Montreuil-sur-Mer, le GSCF essaie par tous les moyens d'obtenir un accord officiel des Américains, sésame indispensable pour intervenir sur les lieux de la catastrophe.

Après moult tractations, dans la nuit du 5 septembre, la télécopie tant attendue arrive enfin.

Grâce, en outre, à l'aide précieuse d'Elfie Majoie, une Française installée à Houston, « correspondante du GSCF aux USA » le GSCF obtient une demande officielle d'intervention des pompiers de Bâton Rouge, la capitale de la Louisiane.

Prête à partir depuis quelques jours, l'équipe de sauveteurs composée de sapeurs-pompiers, d'infirmiers et de médecins se met en route vers Roissy.

Au total dix membres de l'ONGn encadrés par Thierry Velu le président du GSCF, prennent l'avion à Paris direction Houston.

Dans leurs bagages : 300 kilos de médicaments, un purificateur d'eau, mais aussi le matériel de secours nécessaire pour partir à la recherche d'éventuels survivants.

Une mission particulière attend l'équipe du GSCF, car même s'ils sont en possession d'un accord officiel, rien ne dit que les Américains vont accepter l'aide des Français sur le terrain.

Pourtant tout va se passer au mieux pour les secouristes. Après un voyage sans histoire et une nuit passée à Houston chez Elfie Majoie, le précieux contact sur place, l'équipe prend dès le lendemain la route de Bâton Rouge, la capitale de la Louisiane.

Là, les dix membres de l'ONG sont dirigés vers le camp de base de tous les secours d'urgence qui interviennent sur les lieux de la catastrophe, c'est-à-dire dans le périmètre de la Nouvelle-Orléans.

Seuls étrangers sur place, les Français sont accueillis chaleureusement par les pompiers américains qui apprécient cette aide étrangère.

Reste maintenant à convaincre les autorités américaines pour obtenir un ordre de mission permettant à l'ONG d'aller sur le terrain.

Après avoir passé la nuit à Bâton Rouge, le GSCF obtient enfin ce qu'il était venu chercher. L'ordre de mission arrive par télécopie : les Français sont attendus dans l'après-midi à Saint-Bernard, banlieue de la Nouvelle-Orléans, pour participer aux opérations de sauvetage dans cette zone particulièrement touchée par l'ouragan.

Juste le temps de charger le matériel dans les voitures et les membres du GSCF prennent la direction de la Nouvelle-Orléans, escortés par une voiture de police.

Car n'arrive pas qui veut sur les lieux du sinistre : pour cela il faut passer plusieurs check points, avec en poche un ordre de mission.

Sur la route qui mène à St Bernard, le GSCF constate l'ampleur des dégâts : ponts coupés maisons dévastées, autoroutes submergées par les eaux, c'est un véritable spectacle de désolation qui apparaît aux yeux des sauveteurs.

Plus les voitures s'enfoncent dans le sud de la Louisiane, plus le paysage fait penser à un véritable film catastrophe américain. Sauf qu'ici la réalité dépasse la fiction.

À Saint –Bernard, depuis le passage de l'ouragan Katrina, la vie semble s'être arrêtée.

Habituellement peuplée de 80 000 habitants, cette banlieue située à seulement dix kilomètres de la Nouvelle-Orléans est aujourd'hui devenue une ville fantôme.

Dans les rues vides, hormis la présence de l'armée, des pompiers et des policiers, rien ne s'échappe.

Seules les maisons, les écoles et les magasins désormais abandonnées par des habitants obligés de quitter les lieux, rappellent qu'avant Katrina, la vie s'écoulait paisiblement à Saint-Bernard.

C'est dans cet endroit où désormais le silence est d'or que les dix sauveteurs du groupe de secours catastrophe français ont établi leurs quartiers.

Complètement intégrés au dispositif de secours, le GSCF ne s'attendait pas à un tel accueil : *« Avant de partir en mission, je pensais sincèrement qu'on aurait eu du mal à travailler avec les Américains. Il est très rare que des équipes étrangères, et plus encore françaises, puissent*

travailler avec eux. C'est pourquoi je suis heureux de constater notre utilité sur place », explique Thierry Velu, le président du GSCF.

Et c'est vrai que l'aide des Français est très appréciée. La preuve : pas une heure ne passe sans un remerciement très sincère des autorités américaines.

Pour cette mission à Saint Bernard, le GSCF travaille en collaboration avec une unité des pompiers de la ville de Baltimore installée sur place depuis une semaine.

Répartis en plusieurs équipes, les sauveteurs nordistes ont une mission bien précise : partir à la recherche de survivants ou de victimes qui n'auraient pas encore été retrouvées.

Encadrés par des policiers munis de gilets pare-balles et d'armes de guerres, une protection indispensable dans un pays où les armes sont en vente libre, pompiers français et américains parcourent les rues de Saint Bernard.

À chaque fois, ils doivent forcer les portes fermées par les habitants qui ont quitté les lieux ou se sont barricadés chez eux en attendant le passage de l'ouragan.

À coups de pied, à la masse, à la hache et même parfois à la tronçonneuse à métal, toutes les méthodes sont bonnes pour ouvrir les habitations.

D'ailleurs si les façades extérieures ne semblent pas avoir trop souffert de Katrina, à l'intérieur, au contraire, c'est un véritable spectacle de désolation que découvrent les sauveteurs.

À cause de l'eau qui a envahi les maisons, l'odeur de moisissure est insoutenable et la boue est omniprésente. Les meubles, lits, télévisions, réfrigérateurs, sont retournés dans tous les sens et parfois il reste même de la nourriture dans les fours, preuve de départs précipités.

Dans ce désordre incroyable, il arrive aussi de trouver encore des corps, même dix jours après la catastrophe. Frédéric Blaise, membre du GSCF, a ainsi trouvé quatre personnes mortes dans les décombres de leur maison. Une situation qui étonne ce jeune homme de vingt-huit ans, pourtant habitué à ce genre de missions : « *Dans un pays aussi riche que les États-Unis, je ne pensais pas qu'on puisse encore trouver des gens dans un tel état près de deux semaines après le passage de l'ouragan. C'est vraiment stupéfiant* » .

Mais le plus étonnant est surtout de retrouver des survivants. Le même jour, les pompiers américains ont ainsi sauvé un jeune homme de dix-huit ans gisant sur le sol de sa cuisine mais toujours en vie grâce à un pot de beurre de cacahuètes qui lui a permis de s'alimenter et donc de survivre.

Dans une ville entourée de raffineries, les sauveteurs français sont également confrontés à une autre difficulté. En effet, avec la force de l'ouragan, les raffineries n'ont pu résister et le pétrole a envahi les rues de Saint Bernard.

Les pieds dans ce mélange d'eau et de fuel, les membres du GSCF ont obligation, une fois leur journée terminée, de passer au karcher pour se faire décontaminer. Une mesure de prévention sur laquelle les autorités américaines sont très vigilantes. Bottes, vêtements mais aussi voitures sont ainsi arrosés à l'eau pour éviter le développement de maladies.

Seuls Français en action sur les lieux de la catastrophe, les membres du GSCF, repartis des États-Unis le mardi 13 septembre, ne sont pas prêts d'oublier ce qu'ils ont vu. Saint Bernard restera pour eux synonyme de ville fantôme dont les habitants vont avoir besoin de beaucoup de temps et de courage pour panser leurs plaies et retrouver une vie normale. La cité va sans doute être en grande partie rasée et il faudra désormais attendre quelques années pour qu'un jour la vie reprenne définitivement ses droits à Saint Bernard.

François LAUNAY